

LI Juan

SOUS LE CIEL  
DE L'ALTAÏ

Récits traduits du chinois  
par Stéphane Lévêque  
avec le concours d'Yvonne André



*Éditions  
Philippe Picquier*

*Ouvrage publié sous la direction de*  
CHEN FENG

Titre original : *Aletai de Jiaolauo*

© 2013, Li Juan

© 2017, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française  
Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex  
[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1247-0

## *Préface*

Ces textes ont été rédigés vers l'année 2004, les situations qu'ils décrivent se situent entre 1998 et 2003. Ils font suite à mon premier recueil d'essais, *Neuf récits de neige*, et comme eux, ce sont des exercices d'écriture. Ce qui justifie leur publication, c'est que rares sont ceux qui décrivent la vie dans les régions nomades telle que je l'ai connue et notée moi-même.

Ma famille a vécu pendant des années dans la région pastorale des montagnes de l'Altaï. Nous tenions un bazar et atelier de couture semi-ambulante qui se déplaçait pour suivre les troupeaux de moutons. Par la suite, nous nous sommes fixées dans une région où les éleveurs kazakhs s'établissaient pour passer l'hiver, dans la zone de la rivière Ulungur de Gobi, au sud de la rivière Ertix. En réalité, au début, j'étais élève au lycée; ensuite, je suis partie travailler. Je n'ai pas vécu longtemps avec ma famille, mais j'étais juste à l'âge où la curiosité et les beaux rêves foisonnent. Ce que j'ai vu et entendu à l'époque ne s'est pas effacé, et peu à peu, je me suis mise à l'écrire. S'il y a quelques belles pages parmi ces récits, ce n'est pas à moi qu'en revient le mérite, mais c'est que l'objet que je décrivais était beau en lui-même. Aujourd'hui encore, je

n'existe que par la force des choses dont je parle. Mais j'espère qu'un jour, je deviendrai forte, moi aussi.

J'aime écrire, et peu à peu, c'est devenu la seule chose que je fais bien. Comme beaucoup d'écrivains, j'apprends et je cherche à m'améliorer grâce à un exercice constant de l'écriture. Bien que parmi les écrits rassemblés ici je ne sois plus aujourd'hui en accord avec certaines réflexions et affirmations, je continue à les apprécier. Chaque fois que je les relis, je me revois seule dans la steppe, et je m'efforce patiemment de retrouver les beaux sentiments de mon moi passé... Dans ce long processus vers une harmonie plus grande, plus sereine, plus lucide, résident sans doute le fondement et l'appui de mes espoirs en la vie. Cela me rassure, car il me semble n'être encore qu'au début de ma vie d'écriture.

Li Juan, printemps 2010

#### *Note du traducteur*

*Ces textes furent dans un premier temps mis en ligne sur Internet. Ils ont peu à peu gagné en notoriété et attiré l'attention d'un public de plus en plus large. Des auteurs reconnus, dont la célèbre Wang Anyi, ont loué la plume de Li Juan et permis de la faire connaître. En 2010, ses textes commencèrent à être publiés. Essentiellement de nature autobiographique, l'œuvre est ample. Parmi les textes rassemblés dans le recueil Sous le ciel de l'Altaï, nous avons opéré un choix qui restitue au mieux la vie de l'auteure, les saveurs et les couleurs de l'Altaï, terres reculées du Xinjiang sur les marches de l'empire, loin du monde han qui domine la Chine. Brigitte Duzan, écrivain, linguiste et traductrice, a consacré à Li Juan*

*un superbe article disponible en ligne<sup>1</sup>. Qu'elle soit ici remerciée pour l'aide que cet article nous a apportée dans la découverte de l'auteure et de son œuvre.*

*Enfin, nous souhaiterions remercier Yvonne André pour son grand soutien et son importante contribution à cette traduction, ainsi qu'Alexandre Pateau pour sa patiente relecture du manuscrit et ses précieux conseils.*

---

1. [http://www.chinese-shortstories.com/Auteurs\\_de\\_a\\_z\\_Li\\_Juan.htm](http://www.chinese-shortstories.com/Auteurs_de_a_z_Li_Juan.htm)

### *Ersha et son nid d'hiver*

A l'époque où nous avons notre atelier de couture à Kawutu, nous avons fait la connaissance de Ersha. Le jour où il est venu nous trouver, il a dit qu'il venait acheter des pantalons. Il a commencé par discuter avec nous debout devant le comptoir, puis, la familiarité aidant, il a carrément sauté sur le comptoir où il s'est assis, jambes croisées, et nous avons continué de bavarder. La discussion animée s'est poursuivie pendant plus d'une demi-journée. Après son départ, je me suis rappelé qu'il était venu pour acheter des pantalons. Mais plus jamais il n'en a reparlé.

Ersha n'était pas beau, mais quelque chose attirait en lui. Très jeune, de taille modeste, il avait le visage tanné, le regard clair, et quand ses yeux se posaient sur vous, on sentait la chaleur de son regard. Quant à sa façon de parler chinois... Ses phrases étaient hachées de longs silences, ce qui lui donnait un ton si sérieux que c'en était épuisant.

Il disait: « Moi... cette année... quand je suis revenu, euh... dans la montagne... c'était si beau... si verdoyant partout... »

Ce jour-là, nous avons appris qu'il était enseignant, de surcroît diplômé de l'école normale d'Urumqi. Depuis même pas deux ans qu'il en était sorti, il avait toujours enseigné dans un pensionnat implanté sur les terres d'élevage.

On m'avait expliqué que les établissements scolaires accueillant des pensionnaires et ceux situés en ville étaient différents. Les premiers ne font cours que durant le semestre où sévit l'interminable hiver. C'est la raison pour laquelle les élèves vont en classe en gros six mois de l'année et sont en vacances le reste du temps. Les professeurs enseignent en hiver; l'été, ils font paître les troupeaux de moutons.

L'hiver, les troupeaux migrent vers le sud, vers ces lointains pacages qui s'étendent à l'infini en plein cœur du pays des Dzoungars. Vieillards, enfants et personnes fragiles font une halte quand il s'agit de traverser la rivière Ulungur. Cette rivière qui coule d'est en ouest se déverse dans le paisible et vaste lac du même nom. Au bord du rivage, ce ne sont que hameaux clairsemés, habités à plein temps ou à mi-temps. Il y a des écoles, des magasins et des dispensaires... Peut-être qu'à l'arrivée de l'hiver, nous déplacerons là-bas notre bazar.

Dans les pâtures d'hiver, plus loin encore que le sud du désert de Gobi, au cœur du grand désert de Dzoosotoyn Elisen, là où le terrain connaît des creux, nichent une ribambelle de « nids d'hiver » pour se protéger du vent. Nous ne pourrons jamais nous y rendre. Tout ce que je sais, c'est que les troupeaux de moutons qui en reviennent sont silencieux, patients; certaines bêtes ont un air pénétré de science, d'autres ont comme l'air absent.

Ersha dit :

— Aux nids d’hivers... il n’y a pas de vent... pas de neige, enfin si, il y a de la neige... mais peu, très peu... les moutons, euh... avancent lentement... marchent lentement...

Tout ce qu’on sait de ces « nids d’hiver », c’est que les moutons y vont lentement sous le ciel morne et infini, en prenant tout le temps de mâcher leur pitance, tête basse. Sur ces terres qui ondulent, en hiver, ils se rassemblent dans des renforcements de terrain. Et si les vents glacés qui soufflent des hauteurs rafraîchissent un peu l’air, ils font aussi la couche de neige plus légère. Avec leur museau et leurs sabots, les moutons peuvent gratter le sol pour grignoter les herbes jaunies cachées sous le manteau glacé. Ils se nourrissent avec mille précautions. Tandis que tout là-haut dans le ciel, les flocons recommencent à tourner.

Là-bas, rien n’est plus précieux qu’une belle journée ensoleillée. Par temps clair, les bergers et leurs moutons s’aventurent plus loin dans les plaines mouchetées de neige, à la recherche des ultimes pousses d’herbe jaunie. Plus loin encore, on trouve çà et là des saxaouls ; par beau temps, avant l’orée du jour, les hommes préparent le chariot pour se mettre en route vers ces arbustes. Ils iront seuls. Dans les nids d’hiver, on ne peut allumer un feu de charbon. Si les conditions le permettent, on fait un feu de bois, sinon il n’y a que les crottes de moutons pour se réchauffer et cuire les aliments. Derrière les yourtes basses et rudimentaires s’entassent de hautes piles de bois de saxaoul ou du fumier en tas, les derniers expédients pour se réchauffer. Le bois finit toujours par manquer. Attentives et inquiètes, les femmes anticipent la chose.



Alors, perchés sur des promontoires, les hommes observent le ciel pour décider s'ils pourront partir en ramasser dans les deux jours à venir.

En été, les yourtes sont toujours hautes, avec un toit conique que soutiennent des piliers de bois de couleur rouge. Afin de conserver la chaleur à l'intérieur, les nids d'hiver sont dépourvus de ces piliers. On creuse dans le sol un trou que vient recouvrir le toit conique. Par un passage qui descend comme un escalier, on pénètre dans la yourte, plus communément appelée « nid enterré ». Là où sont ces nids, le vent du nord souffle sans désemparer. Au centre de cet habitat minuscule où ronronne le foyer, le regard des femmes aux traits tannés s'éclaire d'une belle lumière.

— Moi... dit Ersha, je ne suis jamais allé... dans un nid d'hiver... en fait tout petit, si... j'y suis allé... mais dans les temps qui ont suivi... les autorités... nous ont à moitié sédentarisés...

Croyez-le ou non, mais nos premiers échanges ont tourné autour d'un couteau. Ersha voulait acheter celui avec lequel j'étais en train de jouer. Il allait se marier et désirait l'offrir à sa fiancée le jour de ses noces. Je n'avais jamais ouï dire qu'offrir un couteau était une coutume locale et je pensais qu'il me faisait marcher. De toute façon, il n'était pas question que je m'en sépare! En dépit de ses couleurs criardes, je tenais beaucoup à mon couteau de Yengisar qui flattait l'œil plus qu'il n'était pratique à utiliser. Je ne m'en séparais jamais. Il était caché au fond de ma poche et de temps à autre, je le caressais. Il me semblait que je ne possédais rien de plus beau.

— La prochaine fois que j'irai à Urumqi, lui dis-je, je t'en rapporterai un.

L'air déçu, il me répondit :

— En vérité... les couteaux de Yengisar... ne sont pas très bons... Aujourd'hui... c'est les couteaux de Kuche les meilleurs !

— C'est faux ! répliqua immédiatement ma mère qui cita le nom d'un endroit inconnu avant de poursuivre : Ce village-là est spécialisé dans la manufacture des couteaux, comme chez nous Jiagongchang est spécialisé dans l'artisanat. Il n'y a que là-bas qu'on trouve de bons couteaux, même s'ils sont moins beaux que ceux de Yengisar.

Jiagongchang est un minuscule village au nord de Kawutu, sur les rives d'un lac perdu dans la montagne. Outre le travail de la terre, presque tous les hommes de ce village savent fabriquer des selles, des cravaches, des fers à cheval ou des bottes en cuir gaufré. En hiver, ils occupent leur temps libre à fabriquer ces objets traditionnels.

— C'est où ce village ? Euh... jamais... entendu parler...

Ma mère nous l'expliqua et je finis par avoir une vague idée de l'endroit, contrairement à Ersha pour qui cela restait très flou. En raison de son chinois assez hésitant, il avait du mal à saisir les explications un peu compliquées. Il demeura longtemps silencieux et finit par lâcher, avec une pointe de tristesse :

— Je ne connais... aucun de ces endroits... Même les nids d'hiver... j'y suis pas retourné... depuis mon enfance, euh...

Ce village spécialisé dans la coutellerie, moi non plus je n'y étais jamais allé. Encore un endroit situé à tous les diables, loin de Kawutu, loin des nids d'hiver. Les hivers y sont une autre forme d'inconnu. Entre novembre et avril, au cours de ces longs mois qui n'en

finissent pas, le village repose en silence dans la faible lumière des couteaux que chaque foyer fabrique. Au plus profond des maisons, les machines à polir les lames fonctionnent jour et nuit, sous l'œil d'un petit garçon qui apprend la fabrication du manche. Il tient un banal morceau de bois dans une main, tandis que l'autre est occupée à polir sans fin une lame ordinaire. Qui sait combien de temps lui prend la finition d'un manche parfaitement adapté à la lame ?

Nous bavardions avec Ersha tout en actionnant la pédale de nos machines à coudre. Ersha était assis jambes croisées sur notre comptoir comme s'il était dans son lit. Nous étions dans les derniers jours du printemps, et quand les troupeaux de moutons en transhumance seraient passés par Kawutu, nous aussi partirions pour les pâturages d'été, et Ersha rejoindrait sous peu les montagnes. Il veillait sur plus de quatre cents têtes de moutons qui n'étaient pas encore arrivés à Kawutu. La yourte des siens était plantée dans le désert de Gobi, au sud du village, où l'herbe verdoyait. Ils s'apprêtaient à partir après une halte de deux ou trois jours.

— Cet hiver, euh... vous, euh... vous serez à Kawutu ?

— Non. Cette année, à l'automne, nous envisageons de suivre les troupeaux pour aller dans le secteur de la rivière du Corbeau, sur les « terres rouges ».

— Oh ! J'y serai ! Enfin, je serai sur les « terres noires »... juste à côté des « terres rouges »... mais je ne vous y ai jamais vues, euh...

— Parce que nous n'y avons encore jamais mis les pieds ! Mais on pense y aller cette année. Ici, le commerce ne marche pas bien en hiver, les clients se font rares.

— Sur les terres rouges, il y a beaucoup de monde... Quand vient l'hiver, beaucoup de gens restent là-bas, euh... Seuls les moutons... descendent plus vers le sud... une fois traversée la rivière... ils vont dans les nids d'hiver... Cette année, euh... moi aussi, j'irai peut-être.

Il poursuivit :

— Mon père... est en mauvaise santé... chez moi, il n'y a plus personne, euh... mais les moutons... il faut aussi...

Et il s'interrompit, à la recherche de quelque parole lointaine et opportune. Mais bien vite, il fit silence.

— Ersha, tu devrais arrêter d'être berger, lui dit-on alors. Lance ton petit commerce comme nous. Un garçon de ton intelligence a certainement les moyens de gagner beaucoup d'argent.

— Non... Je préfère encore... conduire les moutons. Mon grand-père était berger... mon père aussi... et ça allait très bien pour eux. Aujourd'hui, je suis professeur... Qui sait pour combien de temps?

— Mais c'est un métier très dur, le métier de berger! Tu dois déménager tout le temps.

— Oui, mais c'est un déménagement... très facile. En fait... tout ce qu'il y a de plus simple...

— En quoi c'est bien d'être berger?

— Quand vous... étiez couturières... ce qui était bien pour vous, euh... c'est ça ce qu'il y a de bien... quand on est berger.

Nous avons éclaté de rire.

— Ersha, lui ai-je dit, la prochaine fois que j'irai à Urumqi, je promets de te rapporter le plus beau des couteaux!

Deux jours plus tard, Ersha revint, flanqué de son immense troupeau de moutons qui traversa Kawutu en soulevant des nuages de poussière. La traversée de tout le troupeau prit un certain temps durant lequel Ersha fila chez nous pour boire du thé. Il buvait la tête tournée vers le dehors : montée sur un cheval, sa petite sœur vêtue de rouge était au milieu du troupeau. Elle criait aux bêtes d'avancer. Il y avait aussi deux petits garçons brandissant une longue et fine baguette, qui faisaient fermement régner l'ordre au milieu du tumulte. Il fallut un long moment avant que tout le troupeau ait disparu, laissant la route ravagée par leurs sabots.

— Cette fois-ci, ils vont faire une longue route, les moutons, avant de s'arrêter ?

— On fait halte en bas de... Daban. A quelques kilomètres.

— Vous allez y rester combien de temps ?

— Trois à cinq jours, euh... J'en sais trop rien... A Kawutu... l'herbe n'est pas très bonne.

— Ah ah ! Ça ne vaut pas l'herbe des pâtures d'été, c'est sûr !

Lui aussi se mit à rire.

Plus tard, nous avons reparlé des pacages d'hiver, ces lointains et paisibles nids d'hiver.

— Aux nids d'hiver... les moutons... maigrissent à vue d'œil. Les bêtes faibles... euh... meurent vite... Il faut sacrifier les plus faibles... pas le choix. Aux nids d'hiver, il y a très peu d'herbe... Les pauvres bêtes... font des kilomètres... et des kilomètres... sans trouver un brin d'herbe...

Le jeune Ersha, dans son nid d'hiver, vit une existence secrète à l'instar des moutons. Les routes qui y mènent sont bloquées par une épaisse couche de

neige, et on se retrouve coupé du monde extérieur tout au long de l'hiver. On dispose d'une nourriture frugale : on rêverait de légumes et de fruits. Le vent du nord souffle à longueur de jour. Aussi la nouvelle épouse d'Ersha perd-elle rapidement son air de jeune fille pour devenir une femme émaciée et robuste. Jeune campagnarde née dans une famille de paysans sédentarisés, un jour, elle a choisi la vie nomade, et cette vie lui a paru familière, comme si dans sa rude existence elle ravivait un souvenir lointain charrié par ses veines. Elle rentre à la maison avec un seau rempli de neige qu'elle utilisera une fois fondue. Ersha est absent. De bon matin, il s'en est allé avec les moutons chercher aux quatre coins de l'horizon des endroits où il y a de l'herbe. Aujourd'hui, peut-être qu'il devra aller encore plus loin. Sa femme remarque dans le toit une brèche par où s'engouffre le vent et cherche un moyen de la colmater. Occupée à de multiples tâches ménagères, elle attend, paisible. Quand elle travaille, elle porte encore sur ses épaules le châle des jeunes mariées. Les plumes d'oies cousues dessus ne sont pas encore tombées. Quelle rude vie, quelle inimaginable vie que celle des nids d'hiver ! Mais il va sans dire que cela n'a aucune importance pour Ersha qui a du monde une approche traditionnelle.

Ersha reste encore assis un moment, puis il nous fait ses adieux et part retrouver son troupeau. Après l'avoir raccompagné jusqu'au seuil, nous prenons date pour le retrouver en juin aux pâturages de Shairan bulaq. Nous ramenons nos regards vers ce qu'il nous a apporté : un paquet de fromage séché et un morceau de beurre qui reposent sur le comptoir. Puis nous imaginons Ersha traversant les verdoyants pâturages

des vallées de Shairan bulaq, paisiblement juché sur sa monture. Il s'enquerra de l'endroit où les « couturières chinoises » ont planté leur tente. Il s'exprimera dans un kazakh fluide, sans la moindre hésitation, sûr de lui, ô combien ! Mais se lancera-t-il vraiment à notre recherche ? Attache-t-il une réelle importance à cette affaire de couteau ? Ersha, jeune homme solitaire, est un jour entré dans une boutique sous prétexte d'acheter des pantalons. Et là, entre deux transhumances ancestrales où bergers et troupeaux vont là où l'herbe pousse et l'eau abonde, il nous a tant et tant parlé... Est-ce qu'un jour viendra où, comme lui, assoiffés du même besoin, nous entrerons chez autrui pour nous raconter, nous raconter, encore et encore ? Et quand nous aurons tout dit, nous partirons, toujours plus heureuses de l'instant présent...

### *Notre atelier de couture*

En ce temps-là, nous avions tout juste de quoi louer un commerce dans un trou perdu (on n'était pas assez riches pour payer un loyer en ville). Mais un problème se présentait : déménager très loin obligeait à louer une camionnette. Or, avec nos économies, nous avions à peine les moyens de louer une voiture. Et une fois le transport payé, avec quel argent payer la maison à notre arrivée sur place ?

C'était à devenir chèvre.

Après avoir longuement réfléchi, nous avons opté pour une solution astucieuse. Pour commencer, il fallait que là où nous irions, les loyers soient bon marché. Ensuite, notre propriétaire devait impérativement savoir conduire et venir lui-même nous chercher avec son véhicule. Et c'est ainsi que nous sommes venues à Kawutu.

Kawutu est loin de tout. Pour y aller, il faut d'abord traverser une grande partie du désert de Gobi puis une chaîne de montagnes qui n'en finit pas. J'ai somnolé dans la voiture, bringuebalée en tous sens, et quand nous nous sommes arrêtés, je ne me suis même pas rendu compte que nous étions arrivés. Le chauffeur ne



m'a pas réveillée. Une fois sur place, il s'est éclipsé en silence et quand il est réapparu, il empestait l'alcool.

Ce bourg se trouve à un carrefour d'où partent quatre petites rues qui font à peine cinquante mètres chacune. C'est là, sur ces cinquante mètres, que se situe le « quartier commerçant » le plus animé de Kawutu. On y trouve plein de petites boutiques, des gargotes, un salon de coiffure tenu par une femme ravissante, sans oublier un magasin de céréales et d'huiles. Mais si l'on observe la scène depuis le carrefour, les rues sont désertes et bien que tout soit ouvert, on peut rester des heures sans voir âme qui vive.

Nous étions venues ici ouvrir un atelier de couture. Mais il y en avait déjà un, installé depuis longtemps, et l'affaire semblait prospère. Aux murs étaient suspendues de nombreuses pièces d'étoffes bariolées. La patronne était assistée de plusieurs apprenties et quand on entrait, la pièce résonnait du clac-clac des pédales des machines à coudre.

Le lendemain, une fois notre installation terminée, ma mère a couru voir cet atelier sous prétexte d'aller présenter ses salutations. A son retour, elle savait à quoi s'en tenir : « Non mais ! Comment peut-on appeler ça un atelier de couture ? Elles savent tout juste coudre des sacs à patates ! »

Je suis allée voir par moi-même comment elles s'y prenaient pour faire un pantalon. D'abord, elles coupaient deux pièces rectangulaires dans un morceau de tissu ; puis, sur un des bords du rectangle, elles taillaient deux arcs de cercle et le tour était joué ! Ensuite, la patronne disait aux filles : « La taille doit faire au minimum deux pieds six, plus c'est large au niveau des fesses mieux c'est, il faut rétrécir un peu au niveau des genoux, et pour le bas, à vous de voir... »

Ma mère était aux anges ! Et tout en gardant un air modeste et amical, elle a pris congé.

Dans les villes, surtout les grandes métropoles, les tailleurs et les couturières se font de plus en plus rares. La plupart du temps, on ne rencontre que des éventaires dans les cages d'escalier et au coin des corridors, avec un petit écriteau indiquant *ourlet, pose de pièces, changement de fermeture éclair*. De toute façon, aujourd'hui, qui va encore choisir du tissu chez un tailleur pour se faire faire un vêtement, puisque ceux qu'on achète en magasin sont à la fois bon marché et bien coupés ? A la périphérie des villes, les rues sont toutes bordées de petits ateliers de confection, de vente en gros et de finition, et les moteurs des machines à coudre grondent toute la nuit. En une matinée, trois ou quatre ouvriers peuvent produire cent pièces identiques de vêtements à la mode. Sans parler des grandes usines ou des sociétés industrielles... Mais les foules qui se pressent dans les rues ont-elles vraiment besoin de tant d'habits ? Des vagues de vêtements déferlent, une mode en chasse une autre, pour finir en une montagne de déchets...

Mais dans notre Kawutu perdu au bout du monde, les conditions de vie sont bien différentes, et la mode, sans intérêt aucun. Prenez les pantalons. Aujourd'hui, ils sont tous avec un entrejambe court, près du corps et taille basse : comment peut-on travailler en portant ça ? C'est ridicule, la mode masculine se féminise et les vêtements des femmes sont pareils à ceux des enfants.

Sur ces terres nomades, les gens sont grands et costauds, ils font un dur travail tout au long de l'année et ont, par tradition, des habitudes alimentaires simples. Il existe donc de grandes différences

de corpulence. Certains ont la poitrine large et les épaules étroites, d'autres la taille épaisse et les fesses minces; d'autres enfin, un ventre proéminent ou un dos voûté ou des épaules de travers... Il n'y a pas le choix : pour porter des vêtements adaptés, il faut du sur-mesure.

Ce genre de petit atelier indépendant se perpétue encore de nos jours, et la raison en est sans doute qu'il y aura toujours, en certains endroits, des personnes pour vivre comme si le monde ne devait jamais changer.

Au début, nous ne vendions pas de tissu, les clients apportaient le leur et nous ne leur comptions que la façon.

Les gens du cru accordent une grande importance à la politesse. Il est rare, même pour des rencontres ordinaires, qu'on rende visite à quelqu'un les mains vides. Pour des retrouvailles plus formelles ou quand on assiste à un banquet, le cadeau doit être préparé avec un soin jaloux. En général, on offre un morceau d'étoffe dans lequel sont enveloppées des victuailles. Aussi les grands coffres de chaque foyer ont-ils en réserve des dizaines de coupons de tissu qui peuvent faire de un à deux mètres cinquante de long, cadeaux que des visiteurs ont faits ou que l'on s'apprête à offrir. La plupart proviennent de cadeaux reçus. Certains coupons sont ainsi passés de foyer en foyer pour aboutir ici, à Kawutu, ce petit coin perdu au bout du monde. Souvent, ces tissus reviennent à ceux qui les avaient donnés avant d'être redonnés à leur tour. Jusqu'au jour où ils atterrissent dans un atelier de couture pour finir en jupe de femme ou en gilet de vieillard. Au cours de ce cycle sans fin, un jeune

couple, le jour de son mariage, reçoit l'équivalent d'un grand coffre de tissus. Ces étoffes sont une richesse sur laquelle ils pourront compter tout au long de leur vie, qui les accompagnera sur la longue route qui les attend et qui témoignera de la stabilité du foyer dont elles marqueront les succès chaque jour plus grands.

Beaucoup des tissus qu'on nous apporte sont anciens, avec des motifs et une texture d'un autre temps; ils sont imprégnés de l'odeur de la femme qui nous les présente. Cette femme a des manières désuètes, son port naturel évoque des couleurs douces et fanées; elle est paisible, posée et néanmoins profonde, si profonde... Nous prenons ses mesures – épaules, poitrine et hanches – et au contact de la chaleur de son corps, de sa poitrine qui se soulève, nous sommes comme plongées dans un sentiment d'immuable éternité.

En trois mois à peine, la rumeur s'est répandue que notre atelier travaillait mieux que l'autre; plusieurs chefs de famille sont venus nous trouver avec leurs enfants pour nous prier de les habiller. Impossible de refuser: tout le monde vantait nos talents. Dans tout le bourg, plus personne n'ignorait l'existence de « la nouvelle vieille couturière ». Malgré nos prix un peu élevés, nos pantalons ne bougeaient pas, même après trois lavages. Qui plus est, les pantalons faits par la « vieille couturière » avaient six passants pour la ceinture et les boutons étaient cousus à quatre points, tandis que ceux du « Petit Shanghai » avaient cinq passants et un seul fil pour coudre les boutons.

Le Petit Shanghai, c'était l'autre atelier. A ceci près que la patronne n'était pas shanghaienne et que son atelier n'avait pas le luxe d'une boutique de Shanghai.